

## LES RUES BLEUES



JULIEN THÈVES



# LES RUES BLEUES

ROMAN

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Buchet/Chastel, Paris, 2020  
ISBN : 978-2-283-03353-1

J'avais retrouvé ma ville.

J'étais rentré, j'avais passé huit jours loin d'ici, j'avais passé des jours dans le coton et la ouate maternels, rien n'existait, j'étais comme en apnée, en suspens, dans le liquide amniotique de l'enfance, de la conception, je vivais au jour le jour, le ciel bleu succédait aux nuages, je n'avais rien à faire, que dormir, manger, marcher, respirer, rire, être loin d'ici.

J'avais retrouvé ma ville, il fallait bien que je vive.

Qu'elle était ancienne, cette ville !

Elle existait depuis toujours, d'abord dans le fantasme des hommes qui l'avaient conçue, puis dans celui de ceux qui l'avaient rêvée, avaient rêvé de la rejoindre. J'étais de ceux-là.

Tout était gris, ici. Le ciel était uniformément gris, on ne voyait pas la limite entre les nuages et le ciel. Là-bas, sur la côte atlantique, de gros nuages roulaient parfois, occultant le ciel pendant des heures, parfois des jours.

Ici, il semblait que le ciel bleu fût un miracle, une révélation. Le ciel était peint en gris, on ne voyait pas la forme des nuages, on ne voyait qu'un aplat gris, immense, recouvrant toute la voûte céleste qui semblait ici comme écrasée, passée au gris pâle, abstraite, sans forme, sans immensité, juste un drap gris tiré au-dessus de nos têtes, reflétant les couleurs des toits et des murs, du bitume.

Cette ville, qu'on appellera Paris, il n'y aura pas d'ambiguïté, coulait lentement entre deux rives, depuis des siècles, depuis des années, elle coulait lentement de jour en jour, vers sa destruction prochaine.

Vue d'avion, elle était parfaite, nappée de sucre glace, scintillante la nuit, étincelante de blancheur par temps clair, elle était piquetée de monuments qu'on reconnaissait à peine, de lignes et de bords, comme une part de gâteau précieuse, elle était plate et lointaine – elle se discernait à peine, parfois nous contournions ses lumières.

En la traversant à la nage, en *paddle*, en bateau-mouche, en péniche, elle présentait à nos yeux ébahis ses splendeurs – il n'y aura pas d'ambiguïté –, Notre-Dame, le Louvre, Orsay, la Concorde, le Grand Palais, la tour Eiffel...

À pied, traversée à pied, parcourue en tous sens, de long en large, en diagonale, d'un bout à l'autre, en flânant, en

s'amusant, en baguenaudant, en léchant les vitrines, elle était massive, attirante, excitante, écrasante, lassante.

Sous terre, parcourue en métro, comme un rat, comme l'électricité, comme l'eau des égouts, elle vibrait de toute sa masse obscure, aveugle, noire et abstraite, prête à resurgir, à la surface, intacte, comme immuable.

Mais immuable, elle n'était pas...

Beaucoup de choses avaient changé depuis mon arrivée à Paris.

Pourtant, ici, je marchais dans mes souvenirs.

Paris avait cet avantage, cette particularité, d'être fixe et mouvant, tout le monde le sait, ça. Les quartiers changeaient peu à peu, lentement, comme par surprise, nous traversions un jour un quartier lointain et nous réalisions à quel point les années

avaient passé. Dans Paris, c'était plutôt dans le sens d'une amélioration, les quartiers autrefois noirs ou tristounes étaient dorénavant pimpants, bordés de cafés qu'on ne disait plus branchés depuis longtemps mais colorés, semblant accueillants – on ne savait jamais, avant d'y entrer, s'ils l'étaient réellement, quelles étaient les ondes, l'âme du lieu. Les rues anonymes se peuplaient de boutiques riantes, occupées par de jeunes commerçants avenants, équipés d'un MacBook pour passer le temps. Oui, nous marchions dans ce quartier et il nous semblait que c'était comme une renaissance, un embourgeoisement. Nous n'assistions pas aux destructions, seulement aux reconstructions.

Je marche dans mes souvenirs.

Beaucoup de choses ont changé.

En trente ans, tout change.

On change.

Le corps change.

Les amis changent.

Les pensées changent, elles aussi : on ne change pas, foncièrement, mais les centres d'intérêt évoluent, la pensée forme de nouvelles idées fixes, rumine d'autres obsessions, abandonne ce qui semblait crucial, découvre de nouvelles failles, se projette autrement.

Les habits changent.

Les habitudes changent un peu – on va davantage au cinéma, au musée, on ne va plus danser.

Tout change, en trente ans.

Beaucoup de choses ont changé, mais la ville n'a pas changé, pas réellement. Aussi offre-t-elle au promeneur, à chaque instant, l'image de ce qui était. Tout Paris est une madeleine proustienne, chaque coin de rue, chaque arrêt de bus, chaque station

de métro évoque quelque chose, un souvenir, oui un souvenir, l'ombre portée de ce que nous étions.

Nous changeons.

La ville change, lentement.

Nous changeons plus vite que la ville, nous vivons si peu de temps.

Elle, elle restera là, à peine modifiée.

Et d'autres que nous viendront, et arpenteront ces rues, et rêveront cette ville.

Je parlerai de moi.

Il n'y aura pas d'ambiguïté.

Vous pourrez toujours dire que c'est inventé.

Cette ville m'a fait, elle a fait ce que je suis.

J'aurais été le même dans une autre ville, mais je n'aurais pas eu les mêmes souvenirs, les mêmes codes.

J'aurais été le même à Prague, à New York, à Bordeaux, j'aurais connu la même solitude, les mêmes tourments. Les mêmes amitiés (pas les mêmes amis). Les mêmes nuits sans fin (pas dans les mêmes lieux). Les mêmes jours de labeur, de labour, de travail, d'effort, d'activité (pas les mêmes employeurs, pas les mêmes projets, pas forcément). Les mêmes amours immaculées, impossibles, rares, esquissées (pas avec la même personne).

Cette ville nous façonne, même si nous ne prenons plus l'accent depuis longtemps, l'accent parigot, parisien, de Paname – l'accent des acteurs français dans les films des années cinquante. Cette ville nous condamne, nous tue, nous abîme à petit feu, nous avalons ses particules, nous subissons

sa violence, nous vivons de sa folie, nous sommes excités par elle, par sa richesse, son imprévisibilité. Toutes les villes sont ainsi – surtout les plus grandes.

Paris est l'équivalent de Londres, de New York, de Tokyo.

Paris est au-dessus de Mexico, de Shanghai, de Sydney, de Kinshasa. Elle le sera toujours – mais ce toujours a une fin, c'est « toujours » à l'horizon d'une vie, à l'échelle d'un siècle.

Après, on ne sait pas.

Cette ville m'a fait, elle m'a forcément fait quelque chose, comme l'amitié nous construit, le sexe nous définit, les voyages nous forment, la haine nous déforme.

Elle était là avant moi – et sera là après.

Je l'ai parcourue en tous sens, je l'ai conquise au sens de la connaître, pas de la dominer. Je domine parce que je sais. Je

domine dans cette matière, cette matière exclusivement, l'entrée « Paris », l'onglet P suivi de A R I et S, je suis le maître de Paris, que je connais *comme ma poche*, suivant l'expression consacrée, mais qui est fausse, je ne connais pas très bien ma poche, lieu obscur où je plonge négligemment la main, je connais Paris, comme ma mère, peut-être, cette petite mère qui a des griffes et qui vous tient – suivant l'expression de Kafka, parlant de Prague –, je connaîtrais donc Paris comme ma mère – Paris qui serait ma mère ? Mais je connais mal ma mère. Alors oui, je connais Paris comme ma mère : à la fois très bien et très mal.

Comme ma mère, cette ville renferme sa part de mystère, comment en serait-il autrement ? Paris est une autre.

Et Paris, c'est moi.

Comme ma mère, que je crois connaître, non pas comme ma poche, mais comme moi-même – car nous nous ressemblons, je semble avoir pris tant d'elle – je connais

Paris comme moi-même puisque ces rues sont ma vie, mes souvenirs, ces cafés sont mes royaumes – ces musées, mes dépendances. Ce fleuve est ma peine, le pont Mirabeau évoque un poème d'Apollinaire et une promenade, un dimanche lointain, une promenade oubliée, dans un quartier lointain, le seizième.

Tout fait signe, tout fait sens.

Tout fait écho.

Il me semble que j'ai toujours rêvé de Paris.

Il me semble que c'était la ville, le rêve de la ville qui naissait en moi, qui grandissait, le rêve d'un autre monde, d'une autre dimension, celle où l'on peut vivre enfin, se libérer des terreurs de l'enfance.

Paris ressemble au paradis, le paradis des mystiques, le lieu rêvé, d'abondance, le paradis des musulmans, le nirvana hindou,

un état avant que d'être une ville, le lieu où enfin tout serait accompli.

Il ne me semble pas avoir un jour *ignoré* que Paris existait.

Je n'arrive pas à me souvenir du jour où j'ai *appris l'existence* de Paris.

Paris était en moi, en germe, avant même de savoir que la ville existait, que la capitale portait ce nom, la capitale des Français, la capitale de toutes les capitales, avant New York, avant Londres, avant Tokyo.

Paris était un concept, une projection.

S'enfuir, partir, quitter l'horreur de l'enfance.

Il me semble que j'ai toujours rêvé de Paris, comme la nuit, parfois, je rêve de villes imaginaires – une promenade à Hongkong qui soudain s'interrompt, les rues de San Francisco dévalées en

courant –, Paris est un rêve qui bouge à l'intérieur, une ville imaginaire qu'on porte en soi, qu'on n'a jamais visitée, jamais éprouvée.

Je dessinais cette ville, je dévorais le plan, enfant – j'avais un petit plan avec les monuments dessinés, je rêvais de vivre au centre, au cœur, je voulais vivre dans cette rue, entre l'Opéra et la colonne Vendôme.

Rue de la Paix, au nom bienheureux.

Rue du Paradis, et non *de* Paradis, à l'appellation trompeuse.

Je dévorais le plan, je mange ce plan, je le malaxe dans ma main, je le regarde pendant des heures, j'imagine la vie que j'aurai, les trajets que je ferai.

Ce plan est mon viatique, mon talisman, il me permet d'attendre.

Je ne sais comment ce plan de Paris était arrivé jusqu'à moi, dans ma main. Je ne le quittais plus. Je revois encore sa couleur, grisâtre, d'un brun étrange, aussi triste que les rues de Paris, que les vies de la grande ville, racontées dans les romans.

Car oui, bien sûr, Paris était aussi dans les livres, dans les romans, dans les errances des personnages, dans la solitude d'anti-héros perdus dans le dédale urbain, sous la pluie fine de l'hiver.

Paris était à la fois le paradis, le lieu de la conquête – et celui de la perte, de la mort, de l'abandon, le lieu de la déchéance, du destin brisé, de la drogue qu'on prend sous une porte cochère. C'est à la fois la Ville lumière, les salons parfumés, le terrain de jeu de Rastignac – et l'ombre des banlieues, la misère des squats, la solitude des vieux garçons, les heures passées au fond d'un café, avec une seule consommation, avant de retrouver sa chambre de bonne miteuse, ou son coin de trottoir.

Paris, c'est tout ça, mais je ne le sais pas encore, pas vraiment.

Ou plutôt je le sais, j'ai déjà formé ce rêve en moi, j'ai déjà dessiné la ville : Paris sera celle-là, la ville du plus grand bonheur et des risques les plus grands, la ville où je vivrai et je mourrai en même temps.

Être arrivé ici, c'est n'en pas pouvoir sortir. Avoir atteint la ville, c'est être enfermé, il n'y a rien de plus haut, rien de plus beau.

Et même si nous rêvons souvent de vivre à Nice, à La Baule ou à Berlin, même si nous caressons ce rêve de province, de vie tranquille, de bains de mer tous les jours, même si nous gardons encore un peu en nous le rêve *d'une autre vie*, dans un autre pays, une autre capitale, Paris demeure, et nous retient, Paris flotte mais ne coule pas, ne nous entraîne pas dans sa chute, Paris nous tient, et nous permet de rester debout.

Nous ne vivrons nulle part ailleurs.

Vivre et mourir à Paris, c'est le programme.

Voici trente ans que j'y vis.

Au début, c'est la rue des Écoles.

L'année : 1989.

L'arrivée gare d'Austerlitz, un soir obscur, cette vieille gare endormie, qui pendant des années, avant sa rénovation récente, sera celle des trains de nuit, des départs incertains. La gare a sa longue voûte, sa consigne à l'écart, le métro aérien et la Seine qui passe, tout près – et la place Valhubert, minuscule arc de cercle, à l'entrée du Jardin des Plantes. Le long du Jardin des Plantes, tout est obscur aussi, je crois que passe la rue Cuvier – je ne vérifie pas – le long des grilles acérées, tout près des galeries d'histoire naturelle et des squelettes de baleines, de

mammouths, de bocaux remplis de formol et de bestioles bizarres. On entre dans la ville par le Jardin des Plantes, par la nuit. Pas de néons comme à Saint-Lazare, pas d'agitation comme à la gare de Lyon. Où sommes-nous ?

Où s'est arrêté, quelques heures auparavant, ce long train qui stoppe la nuit, en rase campagne, pour laisser dormir les voyageurs ?

Paris, c'est ses gares, ses points cardinaux. Le Nord, l'Est, la Normandie, la côte Atlantique, la ligne PLM (Paris Lyon Méditerranée) – et cette gare d'Austerlitz d'où, à l'époque, on prend le train pour Irun, pour l'Espagne.

Paris existe par ses lointains, ses directions, ses destinations, Paris existe dans les noms des villes égrenés avec ce bruit si particulier du tableau des destinations, dans les gares ; quand un train part, toute la table des destinations se met à vibrer, à trembler, la première ligne change, et

toutes les autres en même temps – et une nouvelle destination s’affiche en dernière ligne du tableau, et toutes les lettres mécaniques vacillent, tournent, et forment un nouveau mot – il y a ce bruit de claquement, ce rythme rapide, ces cartes qu’on abat, qu’on rebat, on rebat les cartes – le tableau indique à présent le prochain train – et tous les suivants – Paris existe par les villes qui ne sont pas Paris.

Tous les chemins mènent à Paris.

Déjà, je le savais.

Ici, c’est le centre.

Moi, je suis arrivé par là.

Austerlitz.

Et la nuit étrange du Jardin des Plantes, les frondaisons trompeuses, les hommes qui se cherchent dans les allées.

Paris, 1989, c'est la rue des Écoles.

Elle n'est pas très loin, il suffit de contourner le Jardin des Plantes, et d'aborder ce quartier mythique, celui des Écoles, des grands lycées, des grands hommes et des bibliothèques, il suffit de monter un peu, il y a une rue en pente qui commence juste derrière le jardin, rue Lacépède je crois, ou rue du Cardinal-Lemoine – je ne vérifie pas – derrière le jardin, la ville monte, et on accède au mont sacré, à la montagne Sainte-Genève.

1989, cette année-là, la France fêtait sa Révolution, Jean-Paul Goude et tout le tralala.

1989, le bicentenaire, ce serait forcément une belle année.

Il me semble que Paris dormait.

J'étais un somnambule qui errait dans ces rues, un fantôme, un zombie, j'étais

un artiste de l'effort, je n'avais pas faim, j'avais emporté mon plan avec moi et je notais en petit, sur les feuilles abîmées, les adresses des amis – des rares personnes de rencontre.

Chaque fois que j'allais chez quelqu'un, je faisais une petite croix sur le plan.

Qui étais-je ?

Je crois que j'étais une ombre de ce quartier, l'un de ces nombreux étudiants qui, le jour, révisaient à la bibliothèque Sainte-Geneviève, remontaient en soufflant la rue Saint-Jacques, prenaient des cafés place de la Sorbonne, comme autrefois, dans les années soixante, quand ce quartier était encore le quartier étudiant de Paris. Ce qu'il restait, c'étaient les « grands lycées », Louis-le-Grand, Henri-IV – l'École polytechnique avait déménagé en banlieue –, ce qu'il restait, c'étaient les fast-foods de l'époque, déjà *McDonald's*, et la marque française *FreeTime*, pour nourrir tous ces corps affamés, à peine sortis de l'enfance.

Ce qu'il restait, c'était « le Luco », le jardin du Luxembourg et sa poussière, où de vieux messieurs abordaient les jeunes filles en fleurs, où de jeunes bourgeois de huit ans faisaient dériver leur bateau à voile sur le grand bassin.

Dans le quartier, il y avait aussi ces mystérieuses librairies spécialisées – le droit, la philosophie, les Presses universitaires de France, Vrin, Dalloz, le Code civil et *l'Éthique à Nicomaque*. Il y avait surtout la masse sombre, énorme, ventruée de l'université Paris-I : la Sorbonne, sa cour d'honneur, son grand amphithéâtre – et l'entrée principale, majestueuse, donnant sur la rue des Écoles justement, devant le petit square – j'oublie son nom – presque en face de la librairie *Compagnie*.

Rue des Écoles.

Boulevard Saint-Michel.

Les fast-foods, les boutiques de fringues cheap – déjà, à cette époque.

Et les cinémas.

D'art et d'essai.

Pour reconforter les étudiants affamés, pour vernir encore un peu leur culture ou leur faire oublier, deux heures durant, le goût de l'effort.

J'étais un de ceux-là.

Je mémorisais chaque jour des quantités d'informations qui me semblent aujourd'hui totalement oubliées – je ne saurais dire ce que j'apprenais – mais cela occupait tout mon temps – je ne sais pas si le corps évacue tout ceci, ou le stocke bien au fond et le dégrade progressivement, comme un humus, les informations s'effritant, se transformant et formant, au fond de soi, comme une vague conscience, une érudition très vague, de mécaniques réflexes – des dates, des noms, des citations, la capacité de mettre en perspective

une idée et une époque, de calculer un taux d'intérêt ou une dérivée. Des maths, de la philo, de l'histoire-géo, de l'anglais, de l'allemand. Les bases. On appelle ça l'enseignement je crois, le cerveau s'exerce à ingurgiter et à recracher, à composer, à aller vite, on court toute la journée, on court pour apprendre.

On court la nuit pour se défouler, on va jusqu'à la tour Eiffel qui brille au loin. On fait des footings, un peu de sport, pour entretenir la machine, on court dans Paris comme des fous, on traverse les quartiers bourgeois, la tour Eiffel nous attire irrésistiblement, là-bas, à l'ouest, par-dessus les grilles fermées du jardin du Luxembourg, on court comme des malades, on traverse au rouge, il n'y a pas de voitures, tout dort dans Paris.

Le Paris de ces années-là me semble étrangement calme, fermé, secret, ancien, doux, austère, campagnard parfois même, il n'y a pas d'effet de foule, de masse, il

n'y a pas de bouchons, pas de congestion  
– seul le souvenir peut ça, transformer les  
choses ainsi.

La nuit, je cours.

Le jour, je me tais.

Je ne parlais à personne.

En classe préparatoire, pendant des jours  
je ne parlais à personne, j'allais m'asseoir  
dans un coin avec mon plateau-repas, à  
la cantine je prenais toujours la même  
chose, du poisson pané carré, un yaourt,  
ou alors des pâtes, un morceau de fro-  
mage, je remontais dans ma chambre sans  
parler, sans ouvrir la bouche, sans émettre  
le moindre son, je remontais dans ma  
chambre le visage fermé, les yeux baissés  
ou ouverts droit devant, je marchais tout  
doucement, ou plus vite, je ne parlais pas,  
je traversais la cour du « grand lycée », je

remontais par l'escalier, un, deux, trois étages, je me calfeutrais, je révisais.

À partir d'un moment, je ne parlais plus – plus personne ne me parlait.

Ma chambre sentait le renfermé, ma vie n'était pas encore vraiment aérée.

Le corps fait mal, la tête fait mal parfois, sensation de brûlure, d'étouffement, migraine, d'un seul côté, bouche tordue, cheveux arrachés, yeux crevés, haine de soi, haine des autres, corps dans l'espace mal agencé, le corps parle et la tête ne comprend pas. Il n'y a pas communication, on peut dire clivage. La tête a mal, le corps, la tête, le corps, tout est déchiré, la tête apprend des quantités de signes, des chiffres, des lettres, des informations aujourd'hui totalement décomposées, les causes de la révolution russe et les intégrales à plusieurs paramètres, les philosophes allemands et Faulkner dans le texte, la tête va éclater, le corps cède. Pendant

quelque temps, le corps cède, la tête lâche, on oublie tout, tout ce qu'on a appris, on sait juste qu'on va mourir, qu'on voudrait bien ne plus être.

Mais le corps tient, la tête aussi, le temps passe, vient le premier hiver, le plus froid. Je suis loin de la côte atlantique et de ses douceurs humides, visqueuses, le premier hiver parisien est piquant, viendra le prochain printemps, s'il vient – il faudra jusque-là apprendre, il reste encore des lignes et des lignes à avaler, la crise économique de 1929, « l'homme est un loup pour l'homme », *homo homini lupus*, la trigonométrie et le Cartel des gauches –, pour l'instant dehors tout est gris, rue Valette de jolis garçons entrent désinvoltés au collège Sainte-Barbe, les filles font leur droit et révisent au café, place du Panthéon quelques plantons montent la garde devant le domicile d'un ancien Premier ministre et d'un futur maire de Paris, c'est la montagne sacrée, magique, ce tombeau républicain est surmonté d'une croix, le Panthéon accueille les cendres de l'abbé

Grégoire, Gaspard Monge et Nicolas de Condorcet, lors d'une grande cérémonie à laquelle Mitterrand apparaît. Oui, François Mitterrand est toujours vivant, il n'a pas été inhumé au Panthéon – et il ne l'est toujours pas. Le peuple est là, massé derrière les barrières, on ne dit pas encore peuple, on dit le public, la population, les gens, nous regardons le président remonter la rue Soufflot et entrer seul dans l'édifice (je crois que la procession est filmée, les images de Mitterrand tout seul dans le mausolée sont diffusées, elles sont étranges, on voit un homme seul de dos marcher dans cet environnement funèbre, anxiogène, dans un labyrinthe de pierre).

Paris est là, Paris résiste, Paris n'a pas bougé, Paris nous domine, les grands immeubles bourgeois de la place du Panthéon sont là pour nous rappeler ce qui est : la capitale économique et ploutocrate de la France, les dynasties de l'argent, les appartements hors de prix avec vue sur le Panthéon, ces édifices majestueux bâtis un

siècle plus tôt, haussmanniens dans toute leur splendeur.

À l'époque, le rêve est de vivre dans un *appartement haussmannien* avec parquet, moulures, cheminées de marbre et grands miroirs – pour les plus luxueux de ces logements –, c'est le rêve, les appartements qu'on voit dans les films, dans les films français de la fin des années quatre-vingt, dans ces films où les acteurs ne travaillent pas et vivent dans de tels appartements – c'est le rêve français, ces immeubles, la pierre de taille et tout le tralala – c'est peut-être mon rêve aussi.

Après tout, je suis à Paris.

Je ne suis pas venu pour rien.

Plus tard, tout ça aussi se transformera, se désintègrera comme les informations rabâchées, accumulées et assimilées pour la préparation d'un concours d'entrée dans une « grande » école.

Peu à peu nos rêves changeront doucement, nous rêverons d'autres choses, d'autres images feront irruption. Oui, plus tard, le rêve de Paris ne sera plus ce qu'il était, on oubliera que nous étions *montés à Paris*, on oubliera les immeubles de la place du Panthéon et leur pierre de taille pleine de morgue, on changera de rive, d'attitude, d'obsessions, de figures, de déesses et de dieux, le corps vieillira, se sculptera, se dessinera – d'abord il s'affinera, se modifiera, avant de commencer à vieillir. Plus tard, on oubliera la montagne sacrée, les vieux et grands lycées, les jeunes gens à mèche et les filles aux jupes plissées, aux serre-tête kaki ou grenat, plus tard on bazardera tout ça avec fougue, finie la trigonométrie, finis les équations, les thèmes et les versions, les théories économiques et les origines de la crise, en changeant de quartier on changera de vie.

Cette année-là, Patrick Bruel chante *Place des grands hommes*. Place du Panthéon, il faut l'imaginer remonter la rue Soufflot,

comme Mitterrand la remonta, cette année-là, 89.

On remonte la rue Soufflot et le Panthéon arrive de face, c'est la place des grands hommes – et des grandes femmes, de plus en plus, heureusement.

« On s'était dit rendez-vous dans dix ans, même jour, même heure, même pomme... »

Dans dix ans, dans vingt ans, dans trente ans, cette chanson nourrira les karaokés, d'abord ceux qui apparaîtront en ville, puis ceux qu'on organisera chez nous, à la fin des dîners, en allant sur YouTube.

On s'était dit rendez-vous dans dix ans.

Cette année-là, c'est 89 – rue des Écoles, rue de l'Estrapade, place de la Contrescarpe et rue des Carmes, c'est la rue Saint-Étienne-du-Mont, l'église du même nom, et son jubé de pierre, les hauts vitraux sombres qu'on devine par la fenêtre du lycée.

Place des grands hommes, c'est la place de ceux – et celles – que nous pourrions devenir, si on grandit, si l'on devient un homme – une femme, on a le choix. C'est la place où passe le bus 84, c'est le terminus du bus 84 qui part dans les quartiers lointains, vers la plaine Monceau, et la porte de Champerret, de l'autre côté de Paris. Qui a imaginé ce trajet ? Qui a besoin de prendre le bus, place des grands hommes, et de perdre une heure dans les transports, de traverser les beaux quartiers, les plus embouteillés de Paris, pour atteindre une destination improbable ?

1989, autobus 84, il attendait là, sur la place, faisant chauffer son moteur l'hiver, et le printemps qui s'ensuivit.

1989, bus 84, sur cette place, dans le film *Un monde sans pitié*, réalisé cette même année, Mireille Perrier attend l'autobus et Hippolyte Girardot apparaît dans sa décapotable, ou sur son scooter, je ne sais plus – il l'emmène.